

## L'autorité comme digue contre la violence : le cas de la famille

Omar Guerrero

Voilà, je remercie, je commence par remercier Alain Eraly – je ne le vois pas, mais il était il y a quelques instants – parce que je vais m'inscrire un peu dans le prolongement de ce qu'il nous a proposé tout à l'heure. Et ça va me permettre d'aller un petit peu plus vite par rapport à ces enjeux d'autorité. Alors j'ai proposé comme titre « L'autorité comme digue contre la violence : le cas de la famille ». Et je vais vous dire tout de suite d'où je parle. J'ai été invité, avec Alain Eraly, pour présider ce 14e colloque. Je parle en tant que clinicien. Je suis psychologue clinicien de formation, psychanalyste à Paris. Je travaille avec des adultes et des enfants depuis 1994.

C'est sur les enfants en particulier que je vais m'appuyer pour vous proposer quelques idées. Ce n'est pas très long. Et je préfère. Je préfère justement que ce ne soit pas très long pour qu'on puisse avoir un temps d'échange. Le voilà Alain. Je disais que j'allais m'inscrire un peu dans le prolongement de ce que vous aviez dit. Que je trouvais très pertinent, justement. Puis le débat qui s'est ensuivi me permettra d'aller un petit peu plus vite. Et de partager avec vous simplement quelques éléments qui ont été utiles pour moi dans ma clinique. Clinique avec des enfants et des familles. Clinique avec des personnes traumatisées, aussi, clinique en France, en banlieue, à Paris, dans les quartiers chics, en Irak ou dans d'autres lieux plus compliqués (compliqués par la violence, justement).

La première idée forte que j'ai envie de vous proposer et c'est pour ça que je dis que c'était intéressant de partir de cette étude que proposait Alain Eraly, c'est qu'*un enfant n'est jamais seul*. Je le dis en tant que clinicien, parce qu'on l'oublie souvent. Il y a des professionnels qui reçoivent des enfants pendant des mois, voire des années, sans avoir jamais vu les parents. Ce qui est pour moi très compliqué. J'ai travaillé en institution, en pédopsychiatrie, même en CMPP avec des collègues qui parfois disaient : « non, c'est l'espace intime, privé, de l'enfant et donc les parents... dehors ! » Dans un contexte où nous rencontrons souvent l'immigration, la précarité, la violence, comment travailler seulement avec l'enfant, dessiner, faire de la pâte à modeler... et ne pas associer les adultes ? Les autres adultes aussi, parce que c'est un peu l'axe que j'ai envie de vous proposer aujourd'hui. Quand on travaille avec des enfants, on est obligé, même si je travaille tout seul dans mon cabinet avec l'enfant, je suis obligé de *faire institution*.

Il y a des mots, comme le mot institution, qui comportent en lui-même une forme d'autorité. C'est-à-dire qu'il assoit quelque chose. Alors quand je dis qu'un enfant n'est jamais seul et qu'on est toujours obligé de faire institution quand on travaille avec un enfant, je le dis en tant que clinicien. Mais c'est valable aussi pour l'école, pour les centres de soins qui reçoivent des enfants, c'est-à-dire que je dois faire référence aux parents, aux autres adultes qui prennent une part de responsabilité pour l'enfant. On l'oublie souvent mais la famille est l'une des premières institutions.

Lors du débat tout à l'heure, après l'intervention d'Alain Eraly, quelqu'un disait : « vous n'avez pas questionné les enfants ». Question de l'égalité aussi, de cette réclamation de la part des enfants d'être traités comme un égal, avec un respect égal. Bien sûr que c'est légitime, mais nous ne sommes pas à la même place. C'est pour ça que j'utilise l'exemple de la famille parce

que je reçois tous les jours des familles où les places sont confondues pour des raisons très différentes. Pour certaines familles, c'est un contexte d'immigration où c'est l'enfant qui ouvre l'enveloppe de la CAF et qui explique aux parents ce qui est écrit. Un enfant qui va faire autorité à son insu, malgré lui, par rapport à des parents qui se retrouvent, c'est un terme que je vais manier avec délicatesse, mais qui se retrouvent désarticulés. C'est-à-dire qu'ils vont réduire leur parcelle d'autorité à une forme d'autorité réelle, dirions-nous les psychanalystes, réduits à une place de géniteurs, mais ils ne vont pas faire autorité dans d'autres lieux.

Un exemple très rapide. Je me sens moi-même engagé quand je prends en charge mes petits patients, il m'arrive alors de me déplacer à des réunions scolaires où les enseignants s'adressent à moi, ou à l'enfant, parce que les parents ne sont pas censés comprendre le système. Je m'y sens comme un électricien, à passer les fils et à dire : « adressez-vous aux parents ». Ils ne vont pas comprendre ? Mais moi non plus ! Et c'est eux qui doivent comprendre, c'est-à-dire, ils doivent être pris, eux, les parents, comme des partenaires. C'est un partenariat indispensable. Comme le disait Madame dans le public tout à l'heure, tous les pères ne sont pas démissionnaires. D'ailleurs, je ne pouvais pas m'empêcher de découper, peut-être un tic de psychanalyste, d'entendre aussi « des missionnaires ». De quoi ? De quoi seraient-ils missionnaires ces pères ? C'est-à-dire, qu'est-ce qu'ils sont invités à transmettre ? Parce que, évidemment, il y a beaucoup de pères qui n'étaient pas présents parce qu'ils étaient au travail. Ce qui montre que de la part de ces pères, il y a un souci, justement, de remplir leur rôle.

Ce qui manque, c'est l'articulation, le fait qu'on s'adresse entre nous comme partenaires. Ce mot « partenaires », ça veut dire qu'on a une *part* de responsabilité, seulement une part. Quand je suis un parent, je suis un parent. Quand je suis père de mon enfant et que je l'amène au collège, enfin, au collège, on ne les amène plus, mais quand je confie mon enfant au collège, je suis en train de faire confiance à l'institution scolaire, je ferme un œil – c'est ce que ça veut dire, la confiance. Si vous vous appuyez encore sur l'étymologie, c'est la même étymologie que la foi, c'est-à-dire qu'à partir d'un moment, on ne voit plus. Je pense à un papa qui m'a amené un adolescent et qui m'a dit : « je ne fais pas confiance à mon fils, je lui ai mis une puce dans ses chaussures pour savoir s'il va vraiment au lycée ». J'ai donc accepté d'entreprendre ce suivi avec son fils, seulement quand il aurait arrêté ça. C'était ma condition pour que la confiance circule entre nous. Cette confiance nous rend tous, disons, vulnérables, partiels dans notre façon d'intervenir. Parce que ce père, il va aller au travail. Il ne va pas être là toute la journée pour savoir comment son fils se comporte, comment il est repris par les enseignants, comment il gère les conflits. Et, en même temps, les enseignants ne vont pas rentrer chez les élèves. Ils ne vont pas jouer à *Super Nanny*, à être des « super éducateurs spécialisés ». Et les psys non plus !

Nous, nous avons une toute petite parcelle, des séances parfois très courtes, certes, mais qui sont pour moi le lieu où des choses importantes se cuisinent entre nous. Pour qui ? Pour l'enfant parce que nous, on peut s'adapter. Nous, on peut comprendre des petites transgressions, des petits arrangements entre adultes, bien sûr. Je vous donne un exemple qui me semble parlant.

C'est ce qu'Alain Eraly appelait tout à l'heure, je vais lui emprunter ce terme, d'une *autorité cohérente*. C'est-à-dire que les adolescents, surtout les garçons – mais pas que – se trouvent à l'adolescence dans un mouvement qu'on pourrait appeler, entre psys, d'« hystérisation ». L'hystérie masculine est un sujet passionnant. Si on a le temps, un petit peu demain, je pourrais essayer d'en dire un mot. C'est précisément le moment où des garçons cherchent à être reconnus à une place – une place, puisque c'est ce qui se joue à l'adolescence – à une place virile. Qu'est-

ce qu'on leur renvoie ? Qu'est-ce que leur renvoie notre façon de parler ? La langue française ? Quels sont les mots qu'on utilise pour ces garçons d'origine étrangère ? Quels sont les mots qu'on utilise pour les garçons, on pourrait dire garçons et filles, d'origine modeste ? Quels sont les mots qui circulent ? Pourquoi on laisse circuler ces mots ? C'est une forme de violence. Alors que nous avons un outil de travail indispensable avec ces garçons et ces filles, qui est *l'articulation entre pouvoir et autorité*. On a tendance à les confondre et pourtant le pouvoir, l'autorité, ce n'est pas la même chose.

Pouvoir et autorité, je vais vous le dire comme ça, ils sont condamnés à s'entendre, à s'articuler. Le couple parental incarne cette articulation de pouvoir et autorité. L'un ne peut pas aller sans l'autre. Si vous avez un pouvoir qui ne s'appuie pas sur une autorité, c'est ce qu'Hanna Arendt ou Kojève, que j'adore, auraient appelé de *l'autoritaire*, non pas de l'autorité. C'est ce que vous trouvez chez les dictateurs, chez les tyrans, qui ont pris le pouvoir et qui l'exercent, comme disait Foucault – le pouvoir s'exerce – qu'ils l'exercent sans limite. Parce que ce qui vient limiter un pouvoir, c'est justement l'autorité. C'est pour ça que je parle de l'autorité comme digue.

Et qu'est-ce que qu'une autorité si elle n'a pas de pouvoir ? Ce sont des jolies paroles. Ce sont des jolies paroles qui n'ont aucun effet. Alors, nous avons besoin, je reprends l'exemple de la famille, d'une mère qui incarne l'autorité, c'est l'hypothèse que je vais vous proposer, que vous soyez d'accord ou pas d'accord, on peut faire débat. Même entre psychanalystes, ça nous est déjà arrivé de nous écharper un peu autour de ces questions : est-ce que c'est la mère qui représente l'autorité ou est-ce que c'est le père ? Je vous propose de considérer que c'est la mère qui incarne l'autorité et c'est elle qui va désigner qui est l'homme (ou la femme d'ailleurs !) à qui elle délègue le pouvoir.

La clinique des familles dites recomposées nous enseigne beaucoup. Dans ces familles recomposées, on voit que très souvent, celui qui reçoit cette délégation de pouvoir, c'est le beau-père. Ce n'est pas un hasard. On a quelqu'un qui incarne ce pouvoir et qui va être tempéré par la mère. Ce beau-père ou le père, ils ne peuvent pas faire n'importe quoi. Beaucoup de situations qui viennent dans nos cabinets sont le résultat d'un conflit entre les deux parents où l'on pourrait très vite reprocher à la mère le fait qu'elle ne permet pas la coupure, qu'elle ne permet pas que le papa intervienne. Mais quand vous grattez un petit peu le vernis, vous voyez que c'est un père violent, par exemple, et que la mère, dans ce contexte, ne lui fait plus confiance. Elle préfère essayer de régler ça toute seule avec l'enfant. Mais le problème, c'est qu'il y a une déconnexion à ce moment-là entre les adultes qui s'occupent de l'enfant. Le psy ne peut pas faire tout. C'est pour ça que je me déplace dans les établissements, par exemple, et j'encourage mes collègues à faire de même quand on travaille avec des enfants.

Se déplacer, ce n'est pas forcément venir à toutes les réunions. C'est passer un coup de fil, accepter d'échanger avec les enseignants, non pas pour nous mettre à la place de l'autre et juger leur tâche, mais simplement pour qu'on se partage en tant que partenaires la responsabilité que nous avons. Les situations traumatiques m'ont beaucoup appris par rapport à ça. Je me souviens d'un enfant qui avait compris que quand il avait un contrôle de maths, il disait à l'enseignant, qu'il venait de penser à son frère qui avait été tué, qu'il ne pouvait pas, qu'il ne se sentait pas bien. J'avais au téléphone un enseignant qui me demandait ce qu'il pouvait faire pour aider cet enfant, des mots, des attitudes. Ce que je proposais à cet enseignant, c'était qu'il fasse son travail, pour que je puisse faire le mien. Que l'enfant me parle de son frère, à moi, et en

attendant... qu'il sorte son cahier ! Quand l'enfant a été pris dans cette articulation-là, c'est-à-dire chacun à sa place, il s'est mis à avoir de bonnes notes, et il s'est mis à travailler avec moi sur cet traumatique.

J'aimerais vous proposer deux idées encore. Ce qu'Alain Eraly appelait l'*autorité cohérente*, que j'appellerais aussi une autorité légitime, est celle qui s'applique au collectif. Quand je commence à faire un tarif pour chacun, c'est compliqué, que ce soit à la maison ou à l'école. Il faut, un peu comme les repas – c'est ce qui nous était rappelé aussi tout à l'heure, le repas fait unité. C'est l'une des questions que je pose dès les premières séances, comment se passent les repas à la maison ? Comment se passe le moment d'aller dormir ? Les moments d'intimité ? Quelles sont les portes qui ferment ? Etc. Vous voyez, je cherche les ponctuations, les limites. Mais pour les repas, beaucoup de familles vous disent que chacun pioche dans le frigo. Et ce n'est même plus qu'on regarde le même film ensemble : maintenant chacun regarde sa série dans sa chambre. Alors qu'est-ce qui fait unité ? Qu'est-ce qui va m'inviter à renoncer à mon confort pour supporter les autres ? Camus disait « un homme ça s'empêche », je ne sais pas si vous vous souvenez de cette petite phrase mais, comme le disait Jean-Pierre Lebrun, qui sera, je l'espère, avec nous demain, il a écrit un livre qui, en reprenant *La condition humaine* de Malraux, s'intitule *La condition humaine n'est pas sans conditions*. Autrement dit, c'est seulement le collectif qui nous invite à renoncer.

Renoncer à ma part pulsionnelle, à ma violence, pour cohabiter avec les autres. Si je suis dans ma chambre, tout seul devant mon écran, pourquoi devrais-je respecter des manières à table, par exemple ? Qui va me demander de me taire ou de laisser la parole à mon petit frère ou à ma grande sœur ? Aucune négociation, c'est confortable. Alors on finit par trancher pour le confort. Et le confort n'est-ce pas forcément le meilleur conseiller quand il s'agit d'autorité et de structuration de nos enfants. Parce que ce sont tous nos enfants qui sont au jeu. Ce n'est pas seulement un enfant qui aurait un problème dans une classe, parce qu'il serait d'origine modeste, ou issu de l'immigration, ou encore victime d'un traumatisme, ou de je ne sais quel trouble. Non. C'est cet enfant-là qui va être en couple avec votre fille, votre fils. C'est cet enfant-là qui va – comme notre collègue le disait tout à l'heure pour le chanteur Jul – réussir avec peu de mots, avec des néologismes. Quelqu'un qui s'affranchit, qui ne va pas utiliser les mots qu'il faudrait utiliser pour être dans l'échange avec les autres, qui propose un autre mot. pour un petit groupe et... « qui m'aime me suit » (les *followers*, ceux qui vous aiment, qui vous *likent* sur les réseaux).

Le dernier point que j'aimerais vous proposer comme ça très rapidement, je peux le développer s'il y a des questions et je l'espère, c'est qu'il y a un mot qu'on n'entend plus et qui est pour moi probablement un ingrédient de la recette qui pourra nous sauver la vie. C'est la rhétorique. On ne l'enseigne plus. Nos enfants ne savent plus s'exprimer. Je vous donne un exemple. L'un de mes premiers postes, au milieu des années 90, c'était dans une banlieue parisienne, pour tenir un groupe de parole. Un groupe de parole où tous les enfants étaient d'origine étrangère, beaucoup de primo-arrivants. Quand j'ai été embauché, on m'a dit que j'étais bien naïf, qu'il n'y aurait personne au groupe de parole, que ça ne les intéressait pas.

J'ai proposé un groupe de parole et ma première surprise a été de savoir, de me rendre compte, d'apprendre qu'aucun de ces enfants, adolescents, parfois jeunes majeurs, aucun ne savait vouvoyer. Ça n'a l'air de rien. Mais le vouvoiement – c'est comme ça que j'ai été formé, je vouvoie les enfants que je reçois – est pour moi un outil de travail. Ça marche en français et

quand je travaille dans d'autres langues, ça ne marche pas. C'est la langue française qui nous donne cet outil. Alors je l'utilise. En français, le vouvoiement me permet de faire entendre un tiers que l'on n'entend pas dans le tutoiement. Le tutoiement, c'est en face-à-face. Le vouvoiement introduit cette dissymétrie, cette différence de places, qui est justement dans la ligne de cette *autorité cohérente* et légitime. Vous voyez, on sait à qui on a affaire, c'est inscrit. Et donc, ça marche.

J'ai expliqué le cadre aux jeunes. Et après un moment de surprise, ils ont trouvé des astuces, qui venaient des différentes langues qu'ils parlaient. Ils ont commencé, les plus courageux, c'est un groupe de paroles, il fallait quand même engager sa parole, ils ont commencé à s'adresser à moi en disant : « toi Monsieur ». Vous voyez la formule ? La question du vouvoiement m'intéresse beaucoup et je soutiens que dans toutes les langues, on peut retrouver cette dissymétrie de places. Cet exemple de « toi Monsieur », a été forgé par un petit groupe de garçons tunisiens et algériens, qui disaient qu'ils avaient du mal avec cette différence-là, mais ils ont produit ce qu'on produit dans la langue arabe. C'est-à-dire, on met le « monsieur », puisqu'on s'adresse à un monsieur – enfin, un monsieur qui était à peine plus vieux qu'eux, je me rends compte seulement maintenant – et j'étais le « monsieur ». Et une fois qu'on a dit « monsieur », tout ce qui suit aura valeur de vouvoiement, même si en français, j'étais tutoyé. Les dames dans le public, j'en aperçois quelques-unes, je soupçonne qu'elles parlent arabe, pourront me corriger. C'est comme si en arabe, je disais *Sidi Ahmed* : Ce n'est pas la même chose que dire Ahmed puisque celui-ci renvoie à n'importe qui, à n'importe quel Ahmed, alors que *Sidi Ahmed* est un monsieur. Tout ce que je dis après, aura une forme de déférence. Vous voyez, dans la langue, nous avons tous ces outils.

Je termine par un exemple qui témoigne pour moi de *la fragilisation du symbolique* chez nous, en France, en Europe. Parfois des collègues me disent que ces problèmes sont un peu exotiques, que cela arrive en Irak, en Amérique latine, dans tel ou tel contexte d'immigration. Mais non, ça se passe chez nous. Une voiture grille le feu rouge à Paris, je suis derrière cette voiture et je vois un policier qui fait un signe et qui arrête la voiture devant moi. Le conducteur baisse sa vitre et j'entends le policier s'adresser au conducteur en lui disant : « Qu'est-ce que tu me fais là ? » *Tu me fais*. Je me suis dit c'était son feu rouge peut-être ou bien que ce geste transgressif lui était personnellement adressé. Parce que c'est ça que ça veut dire « tu me fais » – vous voyez la question de l'adresse. Le policier était censé être un *représentant* de la loi, c'est pour ça que j'ai pensé à Grozny ou Kinshasa où les patients, que j'ai suivis de ces pays, me disent la confusion qu'il y a entre le représentant et celui qui incarne la fonction. Quand le policier à Kinshasa porte l'uniforme, il n'a aucune limite. Il peut partir à Kinshasa, il peut participer à des pillages, des sévices et la seule limite, c'est son imagination. Il est censé être un représentant, quand on est représentant, ça veut dire que ce n'est pas moi qui ai écrit la Loi, ce n'est pas moi qui ai décidé que c'était le rouge ou une autre couleur.

Vous voyez, je suis représentant d'un texte qui est plus important que moi. On est trois dans l'affaire, très souvent je suis représentant d'un texte. Je crois qu'Alain Eraly l'a laissé entendre quand il disait – en tout cas, je l'ai entendu entre les lignes – que dans ces enjeux d'autorité, il faut savoir qu'*on est toujours trois*. Même dans nos couples, on est rassuré de croire qu'on est deux... mais on est trois. Quand vous allez voir votre médecin, vous pensez que vous êtes deux, dans l'intimité d'un cabinet, mais vous êtes trois : votre médecin a probablement affiché le diplôme de la Faculté de médecine. Voilà, le tiers ! C'est-à-dire que c'est ce tiers-là qui va départager la dissymétrie, la différence des places, et qui va déterminer qui demande à l'autre.

Je termine tout à fait – parce que c’est un sujet qui me passionne et je pourrais continuer – avec cet exemple d’arbitrage, que donnait Alain Eraly. Il m’a beaucoup touché parce que c’est très précisément l’un des exemples marquants pour moi en Irak (j’avais été invité pour former les psychologues qui travaillaient avec les enfants qui avaient été enlevés par Daesh). C’est que l’une des techniques qu’appliquaient les psychologues sur place, autour du sport, le foot par exemple. Le problème c’est qu’à chaque fois qu’il y avait une faute ou que quelqu’un marquait un but, vous aviez un gardien qui sortait et qui voulait étrangler celui qui avait marqué le but. *L’arbitrage ne pouvait pas se faire par des semblables*. Il fallait quelqu’un effectivement, un adulte, quelqu’un qui incarne cette dissymétrie d’une manière ou d’autre, mais surtout d’une manière légitime. J’ai dit que Kojève, qui est l’un de mes auteurs de prédilection, a parlé justement dans son livre *La notion de l’autorité*, de quatre types purs d’autorité. Le dernier des quatre est l’autorité du juge : pour qu’un juge puisse jouir d’une forme d’autorité, il doit être reconnu par les autres ; nous ne le voyons pas seulement dans les établissements scolaires, mais aussi dans le secteur médico-social. Il arrive souvent que l’un des professionnels de l’équipe soit promu chef de service ou directeur, et vous savez que parfois ça devient un véritable panier de crabes. Même nous, entre adultes, on a beaucoup de mal à naviguer, alors pourquoi on demande à nos enfants, qui sont en train d’apprendre tout ça, de se débrouiller seuls ? Je m’arrête sur ces deux derniers exemples que j’ai proposés et j’espère que vous avez des questions ou des remarques qui me permettront d’éclaircir certains points. Merci beaucoup.

## Discussion

**Question** : Est-ce que l’on peut associer la virtualité de ce nouveau siècle comme une cause ou conséquence de l’individualisation et une cause de l’isolation de la famille ? Et si c’est le cas, quelles méthodes, principes ou lois, nos régimes, peuvent-ils utiliser pour s’améliorer ?

**Omar Guerrero** : Il y a un auteur, c’est la Boétie, qui a écrit un petit texte qui s’appelle *De la servitude volontaire*, quand il était très jeune, il avait 16 ans. Pourquoi je parle de la servitude volontaire ? Parce qu’il a touché là un point, Freud nous a permis aussi de le comprendre, et Lacan de manière beaucoup plus aiguë, c’est que nous aimons nous mettre au service de quelqu’un ou de quelque chose. Vous voyez, les adolescents qui sont passionnés par les jeux vidéo, ils ne sont pas dans la démarche créative de produire quelque chose, de se heurter à une difficulté. Ils ne passent pas du temps à faire un poème, avec des rimes. Là, oui, on aurait un défi, par exemple. Mais ce n’est pas la même chose que de se plier à la contrainte d’un jeu vidéo qui vous donne déjà une mission. Vous voyez, le missionnaire dont je parlais tout à l’heure, le voilà. Vous avez une mission à accomplir. Vous vous mettez au service de ce qui a été conçu, entre autres, par des psychologues américains, qui travaillent dans le monde des jeux vidéo. Ils travaillent pour les GAFAM pour calibrer le système de récompense. Ce qu’il faut donner, à quel moment, il faut que ce soit un peu simple, mais pas trop non plus, etc.

Donc, pour moi, c’est important que les familles puissent jouer avec cet outil et qu’elles ne cèdent pas à cette facilité, à un terme peut-être qui pourrait vous choquer, c’est-à-dire qu’on bouge de moins en moins. On ne sort même plus au cinéma. On reste sur le canapé et même pas le canapé de la famille. Sur le lit, à regarder, en bougeant deux doigts, je choisis ce que je vais regarder. Vous voyez, le corps, c’est pour ça que je parle de ce terme, de *cadavérisation*.

C'est une jouissance mortifère. Et il y a des choses à faire, effectivement, dans les familles, dans nos relations, pour redevenir sujet, si vous voulez, pour le dire de manière un peu sympathique.

**Pascale Bélot-Fourcade** : [...] Tu étais dans ce groupe de parole jeune aussi, et je dois dire que je devais avoir 23-24 ans quand j'étais médecin psychiatre déjà dans un CMPP dans le 10<sup>e</sup> arrondissement où j'avais remarqué qu'il y avait des enfants qui avaient des problèmes pour apprendre, qui étaient d'origine essentiellement portugaise ou espagnole à l'époque. C'est très important parce que c'est une même culture. Mais tu vois, j'avais eu cette invention incroyable. J'avais donc donné aux enfants des cours de français, aux mères des cours de français, et aux enfants des cours d'espagnol ou de portugais. Et ça avait été très important. Et ça avait eu un effet extraordinaire, c'est qu'on ne parlait plus de pathologie. Ces enfants qui n'apprenaient plus, qui avaient un peu de dyslexie, des choses comme ça, c'est-à-dire des mauvaises traductions. Vous savez, je ne sais pas si vous-mêmes vous sentez, vous êtes pris dans la traduction, vous parlez en anglais, vous croyez parler de l'anglais. Vous croyez que c'est une langue que l'on parle tous. Est-ce que vous savez que « différence des sexes » ne peut pas se traduire en anglais ? C'est « différence des sexualités ». Et c'est ça qui a amené à parler du genre mais ça n'a rien à voir avec une sexualité. On va le savoir. On le voit sûrement dans ces journées. Mais donc, je crois que quand on demande à une mère d'introduire un peu de traduction, ça va faire en sorte que ce qui est important pour elle, ce qu'elle a donné à l'enfant, c'est-à-dire la possibilité de parler, elle puisse le rendre permanent, même dans une autre langue. Voilà. Et donc, en plus, ça valorisait quand même la langue espagnole ou portugaise. Souvent, les papas, ils n'étaient pas tellement d'accord. Ils étaient carreleurs, mais ils n'étaient pas tellement d'accord que les enfants apprennent à l'école.

**Omar Guerrero** : Merci, Pascale. Il y a deux exemples qui me viennent très rapidement par rapport à ça. Il y a eu une enquête dans les pays andins, c'est-à-dire la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine, pour savoir combien de personnes parlaient le quechua, qui était la langue des Incas. Il y a à peu près 15 millions de personnes qui parlent le quechua. Mais l'une des dernières enquêtes a eu beaucoup de mal à aboutir, parce qu'ils venaient dans les maisons pour poser la question dans les familles. À savoir, qui parle espagnol, qui parle quechua, qui parle les deux. Les parents se disaient bilingues. Et les enfants, qui parlaient les deux, puisqu'ils ont grandi avec une langue maternelle, en se faisant gronder et câliner en quechua, ces enfants disaient parler seulement l'espagnol. Pourquoi ? Parce que c'était la langue forte qui permettait l'intégration, de trouver un travail, etc. Je pose cet exemple-là à côté d'une remarque que je voulais faire par rapport aux langues.

Évidemment qu'il faut apprendre les langues maternelles, qu'il faut les valoriser ! Elles ont une valeur. C'est cette langue qui véhicule une première organisation. Et on doit aboutir à ce que tous nos enfants soient bilingues. Je ne dis pas qu'ils parlent portugais et français, ou arabe et français, ou chinois et français. Non. Tous bilingues : quand ils s'adressent à un professeur, ils ne s'adressent pas à leur petit frère, ils doivent savoir s'adresser. Il y a une langue privée que j'utilise à la maison.

Quand on reçoit des enfants, on assiste à ces enjeux. Une petite me disait, un peu triste, qu'elle avait été moquée par des enfants un peu plus grands parce qu'elle avait utilisé des mots que l'on utilise en famille pour parler du corps. Un mot de petit enfant, le mot que l'on utilise à la

maison. Le mot qu'utilise sa maman pour le bain, les soins. Elle a essayé d'amener ce mot privé à l'école. Et vous voyez de quelle manière elle a été balayée parce qu'on lui a répondu de manière scolaire, en utilisant des mots de l'école pour nommer le corps. C'était un peu à la dure, mais c'est cet apprentissage-là qu'on accompagne à l'école. C'est-à-dire, on a tous une langue privée et une langue publique. On est tous bilingues. Le vouvoisement n'est qu'un exemple de ce bilinguisme. On doit tous pouvoir s'adresser dans deux registres différents. Savoir que j'écoute du rap de Jul et que quand je ne connais pas le monsieur à qui je m'adresse, je le vouvoie. C'est ce qui me permet de naviguer dans le social. Et pour moi, c'est une forme de violence que de laisser nos enfants sans leur apprendre ces questions-là.

**Pascale Bélot-Fourcade** : [...] Quand on dit que les Français font chouïa, comme on entend un peu, malheureusement, un peu trop actuellement, on a oublié qu'il y a deux langues dans une famille. Les mots ne sont pas tout à fait superposables, c'est l'idée de la traduction qui doit persister.

**Omar Guerrero** : Quand on est obligé de faire de la traduction. Ça veut dire qu'on prend en compte l'altérité. Si on ne prend pas en compte l'altérité, ça devient un totalitarisme, on écrase l'autre. Je reçois plusieurs couples homos – on parlait de couples monoparentaux, je reçois aussi des couples homoparentaux – deux femmes ou deux hommes, qui viennent avec leur enfant et quelques fois, lors des premières séances, ils sont un peu surpris, un peu froissés que je leur dise que pour moi ils ou elles sont aussi un couple mixte : ils viennent de deux familles différentes et puis il y en a un, ou une, qui prend telle ou telle place. Et l'autre, une autre. Du moment où l'enfant a repéré ça, il a une carte de navigation.

**Question** : J'ai une dernière question, peut-être une toute dernière question pour revenir sur ces questions du vouvoisement et de ceux qui ont parlé ici. On sera d'accord avec le fait de dire que l'égal respect est notre horizon moral et n'implique pas une symétrie de la relation. Autrement dit, on peut pratiquer l'égal respect dans le cadre d'une relation hiérarchique. On peut pratiquer l'égal respect entre un enseignant et un élève, entre un chef et un employé, etc.

L'égal respect ne suppose pas l'égalité propre, mais cela dit il impose une réciprocité et je reviens sur l'exemple de ce policier qui dit : « qu'est-ce que tu me fais là, toi !? » C'est vrai que c'est choquant, mais alors est-ce qu'on ne doit pas aller jusqu'à conclure que, si le vouvoisement est attendu de la part de l'élève, alors le vouvoisement doit être attendu de l'élève de la part du professeur et qu'il n'y a pas à transiger là-dessus ? Et moi, ce qui me frappe beaucoup, ce sont des tas d'enseignants qui disent : « On ne me respecte pas. Mais moi, je peux tutoyer parce que c'est un des plus jeunes » Eux trouvant ça assez sympathique, je me demande si c'est aujourd'hui encore tout à fait acceptable cette position qui est très fréquente parce qu'elle vient en fait combiner « je veux du respect parce que je suis prof il ne faut quand même pas déconner mais moi je peux quand même tutoyer parce que ce sont des enfants » et je ne sais pas, je n'ai pas de réponse à tout je ne sais pas ce que tu en penses.

**Omar Guerrero** : Alors je l'ai dit entre les lignes, que j'avais été formé comme ça : je vouvoie les enfants, même petits. J'ai des raisons cliniques pour ça. Quand je demande à un enfant



« pourquoi tu fais pipi au lit ? », il ne pourra jamais me donner la réponse, il ne fait pas exprès. Il ne se réveille pas la nuit pour faire pipi dans son lit. Non, ce n'est pas volontaire donc c'est une question qui pourrait être même inutile. Quand je demande à l'enfant : « qu'est-ce qui vous amène, pourquoi vous venez me voir ? » Je donne à cet enfant la possibilité de choisir le registre de sa réponse. « Je viens parce que... » « Nous venons... » ou même « Eux ont un problème, ils sont en train de se séparer, ils pensent que je ne suis pas au courant... » Très bien. Mais vous voyez, c'est déjà trois registres possibles qui pour moi portent la signature d'un sujet. Cet enfant a choisi quel était le registre qu'il voulait engager dans sa thérapie. Quand on parle de respect pour moi, ce n'est pas seulement un respect de l'autre, c'est le respect de tous, les deux : les policiers et les passants, les élèves et les professeurs. Élève et professeur, nous avons tous les deux un respect égal du cadre, ça oui. C'est un cadre qui implique, comme le langage : le langage aménage deux places différentes.

Clermont-Ferrand, octobre 2024

Intervention au Colloque sur la violence